

**LA LITTERATURE FACE A L'HISTOIRE:
LE POURQUOI FICTIONNEL**

**LITERATURE FACING HISTORY:
WHY FICTIONAL**

Simona Jişa*

Abstract

Long before the events of 2015, the literature has focused on reasons that have determined some people to join extremist movements and to carry out attacks. In this paper we propose to come to reading a few novels: Alaa al-Aswany, L'immeuble yacoubian, Yasmina Khadra, L'attentat, Karine Tuil, L'invention de nos vies, that will show how identities are found in crisis and draws the attention upon the relationship between the individual, the religious problem and politics.

Keywords: novel, Islam, terrorism, attack, engaged literature

Bien avant les événements de janvier 2015 en France, la littérature s'est intéressée, avec ses propres moyens, aux mobiles qui ont déterminé certaines personnes d'adhérer aux mouvements extrémistes et de commettre des attentats. Il est clair que le journal télévisé et la presse ont beaucoup plus d'impact sur le public qu'une fiction, sur laquelle plane toujours le doute du possible et de l'impossible, de la virtualité, de l'irréalité. Vu la

* Simona Jişa has a PhD in Letters, Reader at the Faculty of Letters, Babeş-Bolyai University in Cluj-Napoca, Romania. She lectures Modern and Contemporary French Literature; Master Coordinator of Francophone Literature (« Littérature et civilisation – dialogue dans l'espace culturel francophone ») of the same faculty in which she lectures South Literature courses. She is member of CERFA (Centre d'Étude du Roman français actuel) and Centre d'Études Africaines part of Babeş-Bolyai University.

Contact: simonajisa@yahoo.fr

prolifération de pareils conflits ces derniers temps, notre article nous permettra de réfléchir si la littérature devrait revenir à sa forme engagée (terme à comprendre dans son sens transhistorique), récupérer une interprétation que d'aucuns nommeraient morale, tout en étant tout simplement humaniste. La réponse à cette interrogation sera nuancée par l'analyse de quelques romans signés par des écrivains provenant de pays différents, comme, par exemple, l'Égyptien, Alaa al-Aswany, *L'immeuble yacoubian*¹ (2002), l'Algérien Yasmina Khadra, *L'attentat*² (2005), la Française Karine Tuil, *L'invention de nos vies*³ (2013), qui, entre autres, montrent des identités en crise et attirent l'attention sur les rapports entre l'individu, le problème religieux et celui politique. Nous nous focalisons surtout sur les causes (le contexte, les mobiles) qui ont déterminé une personne à adhérer à des groupes terroristes.

Yasmina Khadra est le pseudonyme de l'écrivain algérien Mohammed Moulessehoul, né en 1955, militaire comme formation, auteur aussi de romans policiers. Le livre qui nous intéresse, *L'attentat*, est paru en 2005, il a gagné plusieurs prix, ayant un grand succès auprès des lecteurs et il a été porté à l'écran en 2012⁴. Le livre raconte l'histoire d'un médecin arabe, Amine Jaafari, travaillant à Tel-Aviv (donc en territoire juif), marié à Sahem dont il apprend qu'elle est l'auteure d'une attaque kamikaze dans un café, soldée avec beaucoup de morts parmi lesquels des enfants aussi. Inquiété par la police israélienne qui ne réussit pas à trouver les coupables, Amine est obligé de faire sa propre enquête pour s'expliquer à lui-même comment sa femme, qu'il aimait et qui l'aimait, est devenue une kamikaze qui tue des enfants. Le sujet est dur, au moins pour un lecteur européen, mais, dans cette partie du monde, les attentats ont souvent lieu, et c'est d'habitude la presse et la télévision qui les présentent. L'écrivain algérien veut ainsi déterminer ses lecteurs à réfléchir sur ce problème politique avec les moyens qu'offre la lecture d'un livre, car l'espace et le temps généreux de la lecture permettent de nuancer les choses, de les analyser en détail.

¹ Toutes les citations de ce livre renvoient à Alaa al-Aswany, *L'immeuble yacoubian* (2002), traduit de l'arabe par Gilles Gauthier, Paris : Actes Sud, 2006.

² Toutes les citations de ce livre renvoient à Yasmina Khadra, *L'attentat*, Paris : Julliard, 2005.

³ Toutes les citations de ce livre renvoient à Karine Tuil, *L'invention de nos vies*, Paris : Bernard Grasset, 2013.

⁴ Le topos du Proche et du Moyen Orient a intéressé l'écrivain algérien aussi dans des romans tels: *Les Hirondelles de Kaboul* (2002) ou *Les Sirènes de Bagdad* (2006).

Le roman devient une quête de la vérité réalisée par le docteur Jaafari. Son premier pas est d'aller à Bethléem où sa femme a de la famille et où il apprend qu'elle est allée avant le jour fatal pour recevoir la bénédiction pour son futur acte de la part d'une figure religieuse très connue dans la région, un grand orateur qui soutient la cause des musulmans d'Israël, le Cheikh Marwan. Mais approcher cette personne est très difficile, et Amine est même battu à cause de son entêtement à rencontrer un possible responsable moral pour les crimes de sa femme. La rupture entre Amine et ses autres « frères musulmans » se produit au moment où les autres voient dans sa femme une héroïne, un exemple à suivre, une femme courageuse qui a commis cet acte dans un esprit de sacrifice à suivre comme modèle. Le chirurgien qui a lutté toute sa vie pour sauver les autres, pour vaincre la mort, ne peut pas comprendre les raisons politiques qui acceptent de sacrifier des vies humaines au nom d'une cause territoriale et politique. Pour lui la vie humaine est une valeur suprême.

La lettre envoyée par sa femme avant l'attentat, reste assez mystérieuse, mais la suite du roman est en pleine concordance avec ses idées: « À quoi sert le bonheur quand il n'est pas partagé, Amine, mon amour? Mes joies s'éteignaient chaque fois que les tiennes ne suivaient pas. Tu voulais des enfants. Je voulais les mériter. Aucun enfant n'est tout à fait à l'abri s'il n'a pas de patrie... Ne m'en veux pas. » (p. 76) Cette lettre détruit d'abord complètement l'idée que l'amour sauve de tout, qu'il est suffisant à tout, qu'il est capable de résoudre tout problème. Elle introduit aussi la nécessité de mériter un enfant et montre les complexes d'infériorité de cette femme qui ne se permet pas d'être mère parce qu'elle considère qu'elle n'est pas méritoire. Le troisième aspect est lié à l'exigence d'avoir une patrie, reflétant le statut du musulman en territoire juif prédominant, se nourrissant du désir de récupérer une terre offerte à quelqu'un d'autre avec lequel il se place dans une position antagonique, renforcée par la différence religieuse.

Le chauffeur de taxi à Bethléem écoute une cassette ou l'imam Marwan, dans un discours troué de lieux communs, mais astucieusement utilisés, incite à la révolte: « En vérité, mes frères, la richesse d'un homme n'est pas ce qu'il possède, mais ce qu'il laisse derrière lui. Et que possédons-nous, mes frères? Qu'allons-nous laisser derrière nous?... Une patrie?... Laquelle?... Une histoire?... Laquelle? Des monuments? Où sont-ils? [...] Tous les jours, nous sommes traînés dans la boue, sinon devant les tribunaux. Tous les jours, des tanks nous roulent sur les pieds, renversent nos charrettes, défoncent

nos maisons et tirent sans sommation sur nos gamins. Tous les jours, le monde entier assiste à notre malheur... » (p. 126), discours qui met en évidence les points névralgiques d'une communauté qui ne se sent pas respectée et acceptée. Les moyens persuasifs ne sont pas d'une complexité particulière, la situation est décontextualisée, mais c'est le type de discours qui attire des adeptes et prépare le psychique humain à tolérer les crimes commis au nom de la restauration d'une légitimité considérée comme collectivité. Et il se peut bien que l'orateur prenne les conséquences pour causes.

Amine a du mal à rencontrer Marwan parce que l'entourage du cheikh craint qu'il ne soit un espion de la police israélienne qui lui aurait demandé de collaborer pour arrêter le réseau islamique dont faisait partie sa femme. En plus, le docteur n'est pas agréé parce qu'il n'adhère pas à l'admiration totale envers sa femme dont la photo est collée sur les murs, pour que son nom et son acte deviennent un modèle de vie pour les autres musulmans. La discussion avec l'imam de la Grande Mosquée de Bethléem est pleine d'agressivité verbale des deux côtés, les deux personnes ne s'expliquent pas, elles communiquent seulement l'une à l'autre le mépris pour la vie que mène l'autre. L'imam montre son orgueil et sa confiance inébranlable dans sa cause: « rien ne vous autorise à prendre cet air outré ou à vous situer au-dessus des mortels; ni votre réussite sociale ni la bravoure de votre épouse [...]. Pour moi, vous n'êtes qu'un pauvre malheureux, un misérable orphelin sans foi et sans salut qui erre tel un somnambule en pleine lumière. [...] Car le bâtard, le vrai, n'est pas celui qui ne connaît pas son père, mais celui qui ne se connaît pas de repères. » (p. 158).

Le cheikh Marwan tente de le séduire avec une rhétorique laudative pour sa femme, mais vite les deux se retrouvent sur des positions opposées en ce qui concerne leur manière de se rapporter à l'être humain. Le cheikh apostrophe le docteur: « Non, mais sur quelle planète vis-tu, *monsieur*? Nous sommes dans un monde qui s'entre-déchire tous les jours que Dieu fait. On passe nos soirées à ramasser nos morts et nos matinées à les enterrer. Notre patrie est violée à tort et à travers, nos enfants ne se souviennent plus de ce qu'école veut dire, nos filles ne rêvent plus depuis que leurs princes charmants leur préfèrent l'*Intifada*⁵, nos villes croulent sous les engins chenillés

⁵ Cela veut dire soulèvement, révolte contre un régime oppresseur ou un ennemi étranger; elle désigne également le mouvement d'opposition populaire contre l'armée israélienne présente dans les territoires occupés et dans certaines zones dévolues à l'Autorité palestinienne.

et nos saints patrons ne savent plus où donner de la tête; et toi, simplement parce que tu es bien au chaud dans ta cage dorée, tu refuses de voir notre enfer. [...] Mais de grâce, ne viens pas demander après ceux qui, écœurés par ton impassibilité et ton égoïsme, n'hésitent pas à donner leur vie pour t'éveiller toi-même... Ta femme est morte pour ta rédemption, monsieur Jaafari. » (pp. 168-169). Ce serait donc une conduite typiquement sacrificielle qui caractérise ces terroristes. La réplique d'Amine oppose la nécessité de la vengeance à un idéal plus noble parce qu'humaniste: « nous vivons bien sur la même planète, *mon frère*, sauf que nous ne logeons pas à la même enseigne. Tu as choisi de tuer, j'ai choisi de sauver. Ce qui est l'ennemi pour toi, pour moi est un patient. Je ne suis ni égoïste ni indifférent et j'ai autant d'amour-propre que n'importe qui. Je veux seulement vivre ma part d'existence sans être obligé de puiser dans celle des autres. Je ne crois pas aux prophéties qui privilégient le supplice au détriment du bon sens. » (p. 169).

À Janin, où les ruines de la ville reflètent la destruction spirituelle de l'individu, Amine est emprisonné, torturé par un chef inconnu des islamistes, afin que ses souffrances et humiliations (on simule plusieurs fois son exécution), lui apprennent comment on vit chaque jour dans ce territoire et pourquoi on arrive à préférer la mort à la vie: « Tous les garçons que tu as vus [...] détestent la guerre comme c'est pas possible. Parce que tous les jours, l'un d'eux est emporté à la fleur de l'âge par un tir ennemi. Eux aussi voudraient jouir d'un statut honorable, être chirurgiens, stars de la chanson, acteurs de cinéma, rouler dans de belles bagnoles et croquer la lune tous les soirs. Le problème, on leur refuse ce rêve [...] On cherche à les cantonner dans des ghettos jusqu'à ce qu'ils s'y confondent tout à fait. C'est pour cela qu'ils préfèrent mourir. Quand les rêves sont éconduits, la mort devient l'ultime salut. » (pp. 230-231) Ces jeunes personnes ne trouvent pas une autre solution que la mort, et elles veulent mourir en martyrs, ils veulent que leur mort ait le plus d'impact sur ceux qui restent.

Commettre un acte de terrorisme résulte d'un choix personnel, mais sur l'impact d'une psychologie et d'une mentalité de groupe; l'écrivain algérien le conçoit également comme un acte égoïste, vu les conséquences qu'il a sur la vie des proches. Ainsi, en dernier exemple est à mentionner Wissam, petit-fils du patriarche Omr, grand-père d'Amine, qui s'est jeté avec la voiture pleine d'explosifs sur un poste de contrôle israélien, suite à quoi la maison de la famille est démolie par la police israélienne comme mesure de répression.

Une loi du Talion semble être revenue sur ces terres, et elle conduit tout le monde à la mort.

Dans le roman *L'immeuble yacoubian*, paru en 2002, l'Égyptien d'Alaa al-Aswany décrit la vie de quelques personnes, provenant de diverses classes sociales qui habitent un immeuble autrefois grandiose au centre-ville du Caire. Ses habitants (allant des pauvres aux nouveaux riches) sont surpris dans leur rapport avec la société mercantile et corrompue, et qui assiste à la montée de la pression islamiste. Ce microcosme représente la société égyptienne actuelle.

Une partie de l'intrigue décrit quelques années de la vie de Taha Chazli, le fils du gardien de l'immeuble, qui, conduit par l'idée de justice et de mérite, rêve d'être policier, et à qui on refuse ce droit justement à cause de son statut social inférieur. Il réussit brillamment ses examens écrits, mais il est refusé à l'examen oral, à cause du métier de son père. Étudiant à l'Université du Caire, il se dirige vers un islam intégriste sous l'influence du cheikh Chaker, et, suite à une manifestation des étudiants adhérents, il est arrêté par la police, torturé et abusé. Traumatisé par cette expérience, il prend la voie d'un islamisme actif et veut s'entraîner dans des camps pour participer à des attentats. Ce camp secret d'entraînement représente une sorte de contre-société utopique, où on reconnaît ses mérites, où ses camarades le respectent et où il est marié avec une « sœur » dont il tombe amoureux. Mais Taha reste obsédé par son désir de vengeance personnelle et meurt en essayant de tuer son tortionnaire qu'il reconnaît lors de sa première mission qui devait se terminer par un attentat.

Adressé à un groupe social pauvre, le discours du cheikh Chaker a le plus d'impact: « Dieu nous a prescrit le djihad⁶ dans le but d'exalter sa parole. Le djihad est non seulement l'une des obligations islamiques, comme la prière et le jeûne, c'est aussi la plus importante de toutes. Mais les dirigeants corrompus, courant après l'argent et les plaisirs, qui ont gouverné le monde musulman dans les temps de décadence, ont délibérément décidé, avec l'aide de leurs théologiens hypocrites, d'écarter le djihad des obligations de

⁶ Le djihad est le combat sacré sur le chemin de Dieu. Le djihad *el Akbar* est le combat sacré que l'homme mène en lui-même contre l'ignorance de Dieu, contre la tentation de la mécréance. L'autre djihad est celui que le musulman mène à l'extérieur contre les ennemis de l'islam. Selon les interprétations, ce dernier peut avoir une nature offensive ou défensive.

l'islam car ils ont compris que l'attachement des gens au djihad allait se retourner contre eux à la fin et leur faire perdre leurs trônes. » (pp. 131-132). Par rapport au livre de Yasmina Khadra, il ne s'agit pas ici d'une « guerre » entre deux peuples et deux religions, mais d'une guerre interne, entre des musulmans. C'est la décision qu'ont prise ces groupes pour protester contre les injustices et renverser un gouvernement corrompu. Ils ne croient plus dans la force de la démocratie à faire respecter les droits de l'individu et à assurer l'égalité.

Dans ce roman, la société est divisé en riches et pauvres, et les attaques s'adressent à ceux qui se sont laissé corrompre pour de l'argent; la seule solution entrevue par les opposants et le retour à l'islamisme: « Eh bien, nous leur disons tout haut: nous ne voulons pas que notre nation soit socialiste ni démocratique. Nous la voulons islamique, islamique, islamique. Nous mènerons le djihad, nous nous prodiguerons nous-mêmes et tout ce qui nous est cher jusqu'à ce que l'Égypte redevienne islamique. L'islam et la démocratie sont deux contraires qui ne se rejoignent jamais. [...] La démocratie signifie que les gens se gouvernent eux-mêmes et pour eux-mêmes, et l'islam ne reconnaît que le gouvernement de Dieu. Ils veulent soumettre la loi de Dieu à l'Assemblée du peuple pour que messieurs les députés décident si la loi est applicable ou pas. [...] La charia⁷ du Dieu de Vérité, qu'il soit glorifié et exalté, ne se discute pas et ne s'examine pas. » (p. 133) Il est étonnant que des termes chargés de confiance (tel la « démocratie ») ne sont pas compris de manière positive, suggérant la désillusion des gens qui ont cru dans cet idéal, mais, à présent, pour cette partie du monde au moins, le sens et la mise en pratique des principes démocratiques ont été dévoyés. À la place d'une forme laïque, on désire un pays qui se conduit selon des préceptes religieux.

Une scission nette existe entre l'Ouest (européen et américain) et l'Est. Avec une autorité qui se veut paternelle (donc compréhensive, affective, protectrice, mais aussi punitive), le discours du cheikh Chaker incite les jeunes à la révolte: « Mes chers enfants, la mission de la jeunesse islamique aujourd'hui est de retrouver la notion de djihad et de la faire revenir dans l'esprit des musulmans et dans leurs cœurs. C'est précisément ce que craignent l'Amérique et Israël et, avec eux, ces traîtres qui nous gouvernent. Ils

⁷ C'est la loi islamique, celle qui codifie à la fois les aspects publics et privés de la vie d'un musulman, ainsi que les interactions sociétales.

tremblent de peur devant le grand réveil de l'islam qui, jour après jour, s'affirme avec plus d'ardeur dans notre pays. Un petit nombre de moudjahidin⁸ du Hezbollah ou du Hamas ont été capables de vaincre l'Amérique toute-puissante et l'irrésistible Israël » (p. 134). On voit clairement qu'une autre forme pour convaincre est la désinformation ou l'interprétation tendancieuse des faits, toutes les deux des modalités efficaces pour manipuler une foule.

Un autre exemple de manipulation des informations de la part des leaders islamistes, apparaît dans le cas du jeune Taher, responsable d'une manifestation contre l'armée américaine qui attaque les « frères musulmans » d'Irak. On fait de nouveau appel à des situations qui impressionnent le public: « Mes frères, nous sommes venus aujourd'hui pour mettre fin au massacre des musulmans en Irak. Notre Nation islamique n'est pas morte comme le voudraient ses ennemis. Jeunesse de l'islam, tandis que nous parlons maintenant, les missiles des infidèles pilonnent l'Irak frère. Ils se glorifient d'avoir complètement réduit Bagdad en poussière et de l'avoir transformé en champ de ruines. Ils disent qu'ils ont fait revenir Bagdad à l'âge de pierre, après avoir complètement détruit ses centrales électriques et ses usines de purification des eaux. Maintenant, mes frères, à chaque instant, des milliers d'irakiens tombent en martyrs, la peau arrachée par les bombes américaines. » (p. 196-197) On peut remarquer aussi un penchant vers la présentation dramatique des événements, une insouciance quant à la véracité des faits, et de nouveau comme dans l'autre roman, une tendance à prendre les conséquences pour les causes.

Taha Chazli s'entraînera dans un camp secret afin d'apprendre à organiser des attentats. Sa formation combine l'entraînement militaire avec l'étude du Coran: « le réveil avant l'aube, la prière, la lecture du Coran, le petit-déjeuner et, ensuite, trois heures ininterrompues d'exercices physiques violents (gymnastique et arts martiaux). Ensuite les frères se réunissaient pour suivre des cours de *fiqh*⁹, d'étude et de commentaire du Coran et de hadith¹⁰, donnés par le cheikh Bilal ou par d'autres oulémas. Quant à l'après-midi, elle était consacrée à l'entraînement militaire. Les frères montaient

⁸ Un combattant de la foi qui s'engage dans le djihad.

⁹ Un avis juridique pris par les juristes de l'islam sur les limites à ne pas dépasser par les musulmans.

¹⁰ Un hadith est un propos du Prophète rapporté par la tradition.

dans un grand autobus (sur lequel était écrit le nom de la société égyptienne de ciment Torah) et ils allaient au cœur de la montagne où ils s'entraînaient au tir ainsi qu'à la fabrication et à la manipulation des bombes. » (p. 286)

Comme conclusion à l'analyse de ce livre nous présentons l'avis d'Alla al-Aswany sur le rapport entre la littérature et le terrorisme: « Ils [les Frères musulmans] ne lisent pas de littérature. Si vous lisez la littérature, vous ne pouvez pas devenir Frère musulman; et si vous êtes Frère musulman, la littérature ne vous intéresse pas. Ce sont des groupes qui ont une structure fasciste. Dès l'âge de 14 ou 15 ans, ils ont une liste de livres qu'ils doivent lire, laquelle est mise au point par les leaders. Le problème, c'est qu'ils pensent que l'Islam, c'est eux. Que ceux qui sont contre les Frères sont contre l'Islam. »¹¹. L'auteur met en évidence deux types de littérature et l'importance du libre choix, car la littérature peut être un instrument de manipulation ou de libération (si elle est capable de faire parvenir la vérité auprès des lecteurs).

Dans *L'invention de nos vies*, Karine Tuil raconte la vie de Samir Tahar, tunisien d'origine modeste, musulman, qui s'empare de la biographie de son ami juif Samuel Baron et fait une carrière exceptionnelle en tant qu'avocat à New York, soutenu aussi par d'autres juifs riches qui acceptent plus facilement de soutenir un des leurs. Il est charismatique et, en quelques années, il incarne le succès sur tous les plans: professionnel, familial, financier, sentimental. Le choix de se faire passer pour un juif est expliqué par le protagoniste aussi suite à ce qui est arrivé le 11 septembre: « Le jour même, alors que j'étais totalement traumatisé par la violence de l'attaque – j'avais plusieurs amis intimes qui travaillaient dans les tours, chez Cantor Fitzgerald –, je marchais dans les rues de New York, tétanisé, j'avais envie de hurler, mais j'étais incapable de parler, et pourtant j'ai quand même voulu appeler ma mère pour la rassurer, [...] j'étais ému en entendant ma mère et je ne m'en suis pas rendu compte, mais je lui ai spontanément parlé en arabe... ça a duré quelques secondes comme ça avant que je ne comprenne, quand j'ai vu des regards pleins de haine se braquer sur moi, que j'étais devenu un ennemi, un paria. Ce matin-là, un type m'a même insulté en hurlant que je ferais mieux de rentrer dans mon pays et que les Américains

¹¹ "Alaa El-Aswany, l'écrivain menacé", interview prise par Didier Jacob le 21 février 2014, publié dans *le Nouvel Obs*, [<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140220.OBS7102/alaa-el-aswany-l-ecrivain-menace.html>], 8 mai 2015.

se vengeraient et nous détruiraient tous jusqu'au dernier! [...] Après, j'ai vécu une période très dure, on m'arrêtait régulièrement; dans les aéroports, surtout, on me demandait si j'étais musulman, si j'étais arabe [...] Dans tous les milieux que je fréquentais, j'entendais des choses terribles: que les musulmans étaient inassimilables. Que tôt ou tard ils devenaient des islamistes dangereux. Qu'ils ne pouvaient vivre que sous des dictatures car ils avaient besoin d'être dominés. Qu'ils étaient doubles. Qu'il fallait les renvoyer, s'en débarrasser. Ne leur jamais faire confiance. J'ai entendu des propos d'une violence inouïe! [...] j'étais écœuré de ce qui s'était passé, je ne me sentais aucune communauté de destin avec les salauds qui avaient fait ça. Leur islam n'était pas le mien [...] Et j'ai aussi entendu des choses terribles de l'autre côté. Il m'est arrivé, par exemple, de me retrouver dans un endroit où il y avait un petit groupe d'Arabes musulmans qui ne savaient pas que je les comprenais et devant moi, expliquaient le plus naturellement du monde que les attentats du 11 Septembre avaient été fomentés par les services secrets israéliens et américains dans le seul but de justifier une attaque américaine, que les juifs avaient été prévenus avant, qu'il n'y avait pas de victimes juives dans les tours, j'assistais au retour de la théorie du complot! – cet antisémitisme primaire. » (pp. 86-87)

Son ami juif, Pierre Lévy, à qui il avoue finalement sa vraie identité, met en rapport les complexes des victimes au rang des deux religions: « Tu veux entendre une vérité brutale? Le genre de choses qu'on ne dit pas publiquement pour préserver la paix civile? La vérité, c'est que les Arabes se sentent humiliés et les juifs, persécutés. La vérité, c'est que les Arabes réagissent encore comme si on cherchait à les dominer, à les coloniser, et les juifs, comme s'ils risquaient toujours d'être exterminés. Chaque groupe doit composer avec ça... et parfois, ça mène à une concurrence victimaire: qui a le plus souffert? Qui souffre le plus? Qui a le plus de morts? Qui est le bourreau? La victime? » (pp. 130-131)¹².

¹² Pierre Lévy prend sa défense aussi lorsque Samir est arrêté et sa femme est sur le point de divorcer en apprenant la vraie appartenance religieuse de son mari: « En France, un étudiant noir, d'origine maghrébine, un étudiant avec un nom à consonance juive ou étrangère, peut être interrogé à l'oral et si, à l'issue de cet examen, il est recalé, il pensera souvent qu'il l'a été en raison de ses origines. La suspicion de l'inégalité – ce poison. Et le pire, c'est qu'ils ont parfois raison! » (p. 195).

Samir a un demi-frère, François, que sa mère lui demande d'aider, surtout lorsque celui-ci devient frustré et violent. Samir est aussi une victime du chantage lorsque François le menace de dévoiler sa vraie identité. Ainsi Samir lui propose de lui verser une somme mensuelle d'argent dans un compte sans savoir que son frère deviendra un djihadiste. François est arrêté en Afghanistan, où il s'entraînait en vue de commettre des attaques, et enfermé à Guantanamo. Samir est soupçonné lui aussi d'être membre de l'Al-Qaïda (« Cet argent servait à financer les déplacements de ton frère, ses formations paramilitaires et à diffuser ses appels au meurtre. » (p. 168)), et arrêté pour complicité dans une entreprise terroriste contre les intérêts américains. Sa vraie identité est vite dévoilée, et il perd tout (prestige, boulot, femme, enfants, amis, amour), sauf sa vie.

Tout comme le docteur Amine Jaafari imaginé par Yasmina Khadra, Samir ne peut pas comprendre comment son demi-frère est devenu un intégriste: « Quels événements se sont produits pour que ce type un peu simple, obsédé par les filles et par les objets de consommation courante, ce type qui disait "adorer New York" [...], que s'est-il produit dans sa vie pour qu'il choisisse de devenir ce combattant armé, haïssant l'Amérique, prêt à mourir au nom d'Allah? » (pp. 203-204) Et les interrogatoires des deux personnages se ressemblent, à l'exception que Samir y reste quelques semaines¹³.

Les causes qui ont fait adhérer François aux mouvements islamistes ne sont pas si visibles que dans *L'immeuble yacoubian*. On pourrait les lier à son enfance : enfant bâtard, né d'une relation impossible d'un homme riche et marié pour lequel sa mère travaillait comme ménagère, et qui décide de s'éloigner de la mère et de l'enfant pour ne pas se compromettre socialement. François se sentira toujours un enfant indésirable, rejeté par la société. Il grandit sans repère paternel, dans des conditions misérables, mais les mêmes que celles qui ont déterminé son frère à dépasser sa condition et à devenir l'une des personnes les plus enviées en Amérique. François est le contraire de son frère, il rate tout dans sa vie: ses études, ses emplois, sa mère découvre

¹³ Les interrogatoires en pleine nuit et dans des salles surchauffées où l'on me laisse crever de soif pour que j'avoue un crime que je n'ai pas commis, que j'adhère à des pensées qui ne sont pas les miennes? Ou alors, au contraire, l'isolement dans une cellule glacée et humide ou l'on m'a jeté après m'avoir entièrement déshabillé. Ou encore, debout dans une cellule grillagée tellement petite que je ne peux pas m'asseoir! Est-ce que tu as déjà essayé de tenir dans cette position plus de douze heures sans pouvoir même fléchir tes genoux? » (p. 225), demande-t-il à son ami Samuel Baron, venu le visiter dans la prison.

des armes dans sa chambre. Apparemment, il a canalisé sa violence personnelle sur la voie d'une violence politique et religieuse que le contexte du début du XXI^e siècle lui a offerte.

Samir est puni, d'une certaine manière, par une instance supérieure, par le destin qui se venge de lui à cause de ses mystifications. La leçon que lui donne le destin s'apparente à la logique des tragédies grecques: le *hybris*, le péché de l'orgueil est celui qui déplaît le plus à la divinité qui exerce sa justice par le biais de la justice humaine. Mais ce roman fait penser les lecteurs à un autre type de fatalité, car Samir peut être accusé de vol d'identité, de faux, mais dans les limites de la légalité, tandis que le fait pour lequel il est arrêté n'a pas été commis en connaissance de cause. Tout comme lui, son frère s'est servi d'une autre personne dans son propre intérêt; Samir est une sorte de bouc émissaire pour la société américaine, qui jusqu'à la preuve contraire est chargé de tous les péchés (crimes). La joie (de vivre) qu'il ressent à la sortie de la prison est une véritable catharsis de ses peines.

Conclusion

Il est clair pour un Européen ou Américain que cette partie du monde – ou partie de cette partie du monde – pense différemment les choses, qu'on ne croit pas aux mêmes valeurs, que la religion est devenue un refuge et un mode de vie et de survie pour ces gens, et qu'on ne donne pas à la vie et à la mort la même signification. Il se peut aussi que ces conflits engendrent d'autres conflits parce que les gens n'ont accès qu'à des morceaux de vérité, ou parce qu'on leur offre une interprétation avec un parti pris évident, très subjective. Il faut reconnaître qu'une partie des arguments des musulmans sont justes et reflètent une réalité bien identifiable avec le visage d'une guerre de type guérilla, de tous les jours, cachée. On peut compatir avec les souffrances de ceux qui sont en permanence menacés par les balles. Il y a toujours des victimes collatérales de ces guerres qui deviennent vite civiles. Une loi du Talion s'instaure rapidement, justifiée par la vengeance. Et elle n'est pas productive, mais répressive.

Dans *L'Attentat* et *L'invention de nos vies* c'est un membre de la famille qui cause des ennuis et à cause des choix duquel l'époux, respectivement le frère sont enquêtés, car ils sont soupçonnés de complicité. Le lecteur condamne l'autre (l'épouse, le frère) et compatit avec le protagoniste (Amine, Samir). Dans

L'Immeuble yacoubian, la situation est différente, car le lecteur compatit justement avec celui qui commettra des attentats; le lecteur est conduit par l'écrivain à comprendre et à accepter (au moins en partie) les choix du protagoniste Taher. Dans ce dernier cas on est, en tant que lecteur, dans une situation de type Raskolnikov (du roman *Crime et châtiment* de Dostoïevski), Julien Sorel (*Le rouge et le noir* de Stendhal) ou Meursault (*L'étranger* d'Albert Camus), où le lecteur arrive à absoudre le personnage de ses crimes en entendant les mécanismes de sa logique, en lui trouvant des circonstances atténuantes, et ce n'est que l'auteur, comme instance morale suprême (décisionnelle) qui « punit » son personnage (prison ou peine de mort).

Ce genre de romans n'intéresse pas trop la critique littéraire ou la poétique: ils n'ont pas de sens *cachés* à révéler, ils ne parient pas sur des jeux formels, car leur message se veut des plus clairs. Dans la discussion des théoriciens de l'art sur la mimesis, leur représentation de la réalité ne s'éloigne pas trop de celle-ci. Ces auteurs investissent plus dans la vraisemblance que dans l'invention. Ce sont des exemples de littérature engagée, terme à comprendre dans son sens transhistorique. Ils ne sont pas écrits pour le simple plaisir de l'écriture, ni ne s'encadrent dans la catégorie de l'art gratuit. Ils ont une portée moralisatrice qui mise sur une valence éducatrice, et leurs livres sont doués d'une force de contestation (sociale, politique). Tout comme les politiciens, ces écrivains « engagés » se servent des mots pour éveiller des consciences. Ils croient tous, en vrais humanistes que la valeur la plus importante de notre époque est l'homme.

La littérature sert à dire des choses qu'on n'ose pas dire toujours à haute voix. Cela s'explique aussi par le fait que, derrière l'étiquette de « roman », on gagne une liberté supplémentaire à dire l'indicible, car il y a une supposition de fiction, de choses inventées, donc d'irréalité qui protège, épargne. Mais, évidemment, *à bon entendeur, salut*.

Bibliographie

“Alaa El-Aswany, l'écrivain menacé”, interview prise par Didier Jacob le 21 février 2014, publié dans *le Nouvel Obs*
[<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140220.OBS7102/alaa-el-aswany-l-ecrivain-menace.html>], 8 mai 2015.

al-Aswany, Alaa (2007), *L'immeuble yacoubian*, traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier, Paris : Babel.

Khadra, Yasmina (2005), *L'attentat*, Paris: Julliard.

Tuil, Karine (2013), *L'invention de nos vies*, Paris : Grasset.